



Anne-Marie Chartier :
L'École et la lecture obligatoire : histoire et paradoxes des pratiques d'enseignement de la lecture

Retz, 2008

Collection Forum éducation culture

192 pages

19,90 €

ISBN 978-2-7256-2488-4

Je me souviens du jour où j'ai eu le Discours sur la lecture d'Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard entre les mains.

Je me souviens qu'alors, j'étais documentaliste dans un collège de ZEP et que j'avais choisi cette orientation parce que j'avais croisé sur mon chemin des bibliothécaires de La Joie par les livres.

Je me souviens que j'hésitais à reprendre mon poste de professeur de français.

Je me souviens lisant dans ce livre qui me paraissait à l'époque très long et difficile, chapitre après chapitre, lisant sur le parcours du collège, dans un train bondé et dans des bus fatigués, Je pensais qu'il aurait fallu écrire ce livre bien avant, que tout enseignant de lettres, tout bibliothécaire, tout documentaliste aurait dû le lire et je me demandais alors pourquoi personne ne m'avait jamais parlé de l'histoire de la lecture.

Je me souviens que je l'ai acheté pour le CDI du collège... et qu'il n'est pas beaucoup « sorti » !

Vingt ans après... Anne-Marie Chartier renouvelle ce geste fondateur en interrogeant les relations historiques de l'école avec l'obligation d'instruire. Cet ouvrage peut-il être, pour un enseignant ou pour un bibliothécaire, une lecture de formation à pratiquer de façon intensive ? Peut-il être pour autant un « coup de cœur » dans le parcours du même enseignant et/ou bibliothécaire, partenaires et souvent concurrents dans l'entrée en lecture des enfants ?

De fait, l'ouvrage s'adresse d'abord aux jeunes maîtres, à tous ceux qui œuvrent et ont œuvré, depuis Calvin

jusqu'à Jules Ferry, de façon souvent anonyme et besogneuse, « au ras de la classe », inventant chaque jour la haute mission de faire entrer les enfants en lecture. Le parcours en onze chapitres interroge transversalement l'histoire de la lecture et de ses institutions, par l'intermédiaire de questions qui n'enferment pas le lecteur dans une chronologie trompeuse, parce que synonyme d'un progrès continu. Un habile résumé des onze chapitres, organisés en sous-parties très lisibles, ouvre l'ouvrage, qui reprend l'ensemble des articles publiés par l'auteur dans diverses revues depuis les années 1990. L'ensemble constitue une magistrale synthèse touchant le cœur du métier : est en effet avec certitude un bon maître/une bonne maîtresse celui ou celle qui obtient le moins d'échecs dans ce mystérieux et redoutable cours préparatoire¹, dont la naissance fut laborieuse et qui reste un point névralgique de notre système scolaire.

Pourtant, les questions posées interrogent aussi le lecteur tout venant, le citoyen ordinaire, en tant que commanditaire de l'obligation de lecture comme service minimum rendu à la communauté par l'école. Elles montrent que les évidences éducatives qui forment un paysage connu et rassurant sur lequel tout ancien élève se sent le droit de revenir pour encenser ou contester l'école, constituent des acquis pédagogiques lents, des pratiques dont la durée n'est pas forcément celle des réformes institutionnelles, des moments-clés de la recherche ou des besoins exprimés par la société. On listera ici quelques découvertes grappillées au fil du texte.

Rappelons cette urgence d'instruire, qui correspond à une demande sociale spécifique à chaque période : il s'agit d'abord de faire entrer en religion, puis de construire la République et plus tard de permettre l'insertion professionnelle. Ces objectifs très différents entraînent cependant une redéfinition constante des savoirs fondamentaux, des compétences de base, ce « socle commun », ou encore cette fameuse « littéracie », au cœur desquels se situe une capacité de lecture

notes de lecture

toujours nouvelle. Mais peut-on réellement obliger (à lire, à s'instruire) ? L'école apparaît aujourd'hui aux enfants comme une nécessité inéluctable, mais ils n'y peuvent réussir qu'à condition de la désirer un minimum... Ce paradoxe ouvre celui même de l'enseignement qui produit ainsi immédiatement résistances et échecs. La chance du maître, c'est d'accueillir tous les enfants, et c'est également son chemin de croix, car à la différence du bibliothécaire, il peut se sentir bien peu désiré !

Est soulignée tout au long de l'ouvrage l'opacité de l'acte de lire, qui reste encore d'ailleurs un lieu actif de recherche. Que veut dire savoir lire ? Certainement pas la même chose pour le jeune Amadou Hampaté Bâ qui apprend ses prières par cœur en 1908, ou pour Rémi de *Sans Famille* ou encore pour le petit Jean-Paul Sartre des *Mots...* De la reconnaissance de textes déjà connus au déchiffrement de textes inventés pour la bonne cause, jusqu'à la lecture courante ou expressive de textes littéraires, en passant par la lecture à haute voix, la lecture suppose des compétences multiples, qui s'accumulent à mesure que l'on avance vers une époque contemporaine où pourtant la culture écrite semble en perte de vitesse...

Aussi l'école et ses maîtres doivent-ils composer avec des exigences qui ont crû de façon extrêmement rapide, à la fois qualitativement pour chaque élève et quantitativement pour tous. Ce qui est le fait d'une élite choyée par des précepteurs personnels ou ensuite par des parents attentifs, devient l'obligation de tous, dans un mouvement qui paraît être démocratique, mais qui impose les charges de la gestion collective à l'ensemble de la classe d'âge. C'est à ce point qu'apparaissent l'ingéniosité des pédagogues et leur attachement à découvrir les pratiques qui guideront l'ensemble des élèves vers la réussite : la patience et la minutie des fameuses « recettes » du praticien montrent comment la guerre des méthodes est surtout idéologique, alors que, sur le terrain, on fait

feu de tout bois, dans un silence accompagné assez vite des efforts éditoriaux qui permettent un certain partage².

C'est ainsi qu'à mesure que le temps scolaire touche de plus en plus d'enfants pour des rituels de plus en plus précis, les savoirs destinés à l'enfance prennent cette spécificité singulière qu'on nomme « disciplines » dans des emplois du temps cloisonnés. Les savoirs savants sont alors remodelés pour une adaptation qui relève souvent de raisons toutes pratiques : la science par exemple sera enseignée d'abord par le livre, alors que la prescription institutionnelle impose l'expérimentation directe, de Jules Ferry à Georges Charpak !

Au final, les constats sont sévères pour les dernières décennies : est dressé un vrai acte de décès de l'école à l'ancienne qui disait offrir à tous l'amour d'un savoir gratuit et d'une culture commune qui se déclinait en termes de classiques, y compris pour la littérature de jeunesse. On regrettera au passage que l'influence des prescriptions scolaires sur la production éditoriale pour la jeunesse et, en retour, la part des lectures effectives des enfants – mieux connue des bibliothécaires que par les enseignants dans la fin du XX^e siècle – soient peu explorées.

Il est possible aujourd'hui d'être bon élève sans aimer lire, et même sans lire ou presque. Cependant, la pression de l'échec scolaire, désormais évalué à l'échelle européenne, demeure comme une plaie honteuse, souvent exagérément augmentée de chiffres aléatoires. L'école reste donc « au centre des mutations liant le pouvoir et la parole ». La lecture obligatoire n'a pas fini de concrétiser les espérances des générations futures.

Je me souviens maintenant d'hier. Hier où je lus le texte final de cet ouvrage à l'une des dernières promotions de maîtres formés et payés par l'État³ :

« Les enseignants, qui vivent au contact permanent de la génération montante, représentent pour elle le

notes de lecture



monde adulte et cela « oblige ». Obligation au sens intransitif : enfance oblige, comme noblesse oblige. L'école obligatoire est celle qui « oblige » et sa prose patiente la tient très loin des actions spectaculaires ou des exploits glorieux. Dans la classe, les enseignants – même les plus jeunes – se découvrent à la fois témoins du monde déjà ancien pendant lequel ils ont fait leurs études, et passeurs d'enfants vers le nouveau monde ; c'est cette expérience que chacun doit assumer « à sa façon ». Mais comment ne seraient-ils pas combattifs pour ce temps de transit, et curieux, comme leurs élèves, de la rive inconnue ? Il y sont bien obligés : tous les enfants comptent sur eux pour l'aborder. »

Passeurs d'enfants vers le nouveau monde : quel plus beau métier ?

Hélène Weis

1. Une célèbre enquête répondant en 1995 à une injonction ministérielle concernant la « recherche de la meilleure des méthodes » avait en effet conclu assez doctement à l'« effet-maître » : Les maîtres chevronnés permettaient aux enfants de passer ce redoutable seuil de la scolarité française, mais pas les débutants.
2. Si les querelles du présent proche sont considérées dans l'ouvrage comme connues par le lecteur, l'auteur s'attarde longuement sur le passage de la méthode épéllative à la méthode simultanée, à savoir la traditionnelle méthode syllabique qui lie le lire et l'écrire. De même, la naissance du manuel moderne est également longuement détaillée.
3. La réforme en cours de la formation des maîtres prévoit de ne plus payer de fonctionnaires stagiaires et donc met gravement en cause le caractère professionnel de la formation prévue dans le cadre de masters d'enseignement.

Serge Boimare, avec la collaboration de Samuel Socquet-Juglard

Ces enfants empêchés de penser

Dunod, 2008

Collection Enfances

178 pages

17 €

ISBN 978-2-10-052165-4

En introduction, l'auteur constate que, quels que soient les stratégies, les moyens et les méthodes employés, 15 % des élèves quittent l'école entre 16 et 18 ans sans avoir pu accéder à la maîtrise des savoirs fondamentaux. Le renforcement des heures de travail et la répétition ne viennent pas à bout des difficultés de ces élèves.

Instituteur, psychopédagogue, directeur pédagogique du centre Claude Bernard à Paris, l'auteur travaille depuis quarante ans avec des enfants et des adolescents en échec scolaire. Il s'appuie sur cette expérience pour tenter de répondre à cette question : pourquoi, en dépit d'efforts multiples, ne parvient-on pas à enrayer ce phénomène, alors que l'on a affaire à des enfants normalement intelligents ? Peut-être le problème doit-il être expliqué autrement que par le manque de motivation et l'insuffisance des compétences, habituellement évoqués ?

Dans une première partie, l'auteur analyse le processus d'empêchement de penser de ces élèves, comme conséquence de leur peur d'apprendre. Puis, il décrit les pratiques pédagogiques qui, selon lui, vont relancer chez eux le désir de savoir.

Enfin, il montre, à travers un exemple précis, à quel point le travail en équipe des professeurs est devenu indispensable à l'évolution du système éducatif.

Les stratégies d'évitement de l'apprentissage sont bien connues : agitation, opposition ou, au contraire, endormissement, lenteur, problème de mémoire, d'attention... Les enfants et les adolescents en difficulté veulent savoir autant que les autres mais ils ne veulent pas